

Olivier Flournoy

Freud, Klein, et les fantasmes originaires

Paru dans la Revue française de psychanalyse. Volume 55, Numéro 5, 1991.

Pour citer ce document :

Flournoy, O. Freud, Klein, et les fantasmes originaires. In: *Revue française de psychanalyse*.
Vol. 55, N°5, 1991. 1211-1225.

http://www.flournoy.ch/docs/Olivier_FLOURNOY_Articles_1991b.pdf

Freud, Klein, et les fantasmes originaires

Olivier Flournoy

Les fantasmes originaires posent un intéressant problème de préséance. Traditionnellement, on a tendance à les classer d'une manière immuable qui fait coïncider les critères logiques, arithmétiques et biologiques avec l'ordre historique et développemental présumé de leur apparition.

La scène primitive serait le fantasme numéro un, nécessaire pour qu'advienne la séduction, fantasme numéro deux. Sans le couple fornicateur originaire il n'y aurait pas de parents, sans parents pas d'enfant, et sans enfant pas de mère. De la séduction attribuée à la mère résulte la naissance de la sexualité chez l'enfant. La mère forme avec l'enfant un couple rival du couple parental et le père prend ombrage de l'enfant sexué. D'où la castration, fantasme numéro trois, curieusement supposée affirmer la différence entre filles et garçons. Elle permet surtout de fermer la boucle en un parfait cercle vicieux. L'enfant châtré de sa sexualité n'est plus un objet à séduire pour la mère qui perd sa qualité et n'excite plus la jalousie du père, lequel ne sait plus à qui s'en prendre si ce n'est à sa compagne originaire. C'est le retour à la scène primitive, pur coït entre deux êtres.

Le coït *a tergo* imaginé par l'« Homme aux loups » est éloquent à cet égard. Vision furtive d'un phallus alternativement présent ou disparu, et à l'appartenance incertaine. Deux êtres parfois phalliques, parfois châtrés, selon l'opinion d'un bébé de quelques mois. On comprend que plus tard les pères castrateurs soient si souvent châtrés, et que les mères séductrices soient si souvent phalliques.

Et l'on comprend aussi que devant des origines aussi inextricables, la solution du roman familial surgisse à propos. Tout cela est bien trop compliqué. Il est plus simple d'être né d'un roi et d'une reine; au moins les choses sont claires, on sait qui est qui.

Si *Totem et tabou* est sans conteste un mythe allégorique visant à décrire par analogie les origines de l'institution de la famille qui préside aux destinées humaines, rien de tel ne transparaît à propos des fantasmes originaires. Il est donc possible, sans faire violence à leur auteur, de les envisager sous l'angle de l'analogie avec l'expérience psychanalytique.

Or l'on s'aperçoit immédiatement que la séquence un, deux, trois, à laquelle pouvait déjà se substituer deux, trois, un et trois, un, deux, du fait de la circularité, va s'inverser, et ceci au profit d'une nouvelle appréciation des buts de l'analyse.

Quand l'analyste invite son analysant à prendre place pour la première fois sur le divan, c'est pour toutes sortes de raisons qui vont apparemment de soi et qui tiennent à différents critères concrets, confort, détente, évitement du regard perturbateur, etc., ou à d'autres plus théoriques et moins explicites, telle l'idée d'inciter à la régression. Dans ce dernier sens, l'incitation serait due par exemple à l'évocation de la situation lointaine où l'analysant n'était encore qu'un bébé dans son berceau, reposant sous le regard bienveillant de sa mère située derrière lui, à la tête du lit, une image chère à René Spitz.

Ce que l'on peut affirmer cependant, c'est que l'analysant, encore dépourvu de connaissances analytiques, n'est pas supposé voir dans cette disposition davantage qu'une manière de l'analyste d'organiser les lieux, manière qu'il pourra déjà apprécier à sa façon, allant de la simple commodité à la pure rigidité technique, ce qui lui permettra d'emblée de se poser bien des questions ou de ne s'en poser aucune.

Par contre, pour l'analyste, les conséquences de son geste sont tout autres. Qu'il procède simplement parce qu'il en est ainsi depuis Freud, ou pour quelque raison que ce soit, explicite ou non, il ne peut surseoir au fait de se trouver aussitôt immergé dans l'Œdipe, ou pour le moins dans la problématique de la castration. S'installer délibérément dans son fauteuil, c'est rompre l'équilibre et se donner les moyens que requiert sa fonction. Il domine, il dirige, il est à l'abri de toute manipulation, bref, il est le castrateur. Toutefois rien ne fait allusion au sexe de l'occupant du fauteuil ou du divan. Si un certain sens commun, sexiste à n'en pas douter, voudrait que les femmes s'alanguissent plus volontiers — Mme Récamier — et que les hommes s'identifient tendancieusement à l'*Homo erectus* en faisant abstraction de leurs compagnes, on vient de voir que, selon Spitz, la disposition mère-enfant est tout aussi acceptable. Il en ressort que le castrateur peut être femme ou homme, et que l'analyste et l'analysant, quel que soit leur sexe respectif, sont, du point de vue de l'analyste, dans une relation de type régressif. Ainsi, avant même d'énoncer la règle fondamentale, l'analyste court le risque de la prononcer du fond du fauteuil castrateur.

Quant à la règle, la règle du « tout dire », c'est par excellence l'invite séductrice la plus absolue, la plus inespérée qu'on puisse jamais entendre. Comme l'agir n'est plus possible une fois qu'on a accepté de s'étendre sur un divan, ou plus

exactement comme il ne devient possible que par le dire, la proposition « dites-moi tout » qui est aussi un « faites-moi tout avec les seuls moyens dont vous disposez, c'est-à-dire la parole », est aussi excitante que terrifiante.

Après avoir été enchaîné par le premier acte castrateur, c'est à un absolu déchaînement qu'invite le second acte séducteur. En théorie comme en pratique, tout le libidinal se trouve évoqué, appelé, interpellé, et partant, tout ce qui s'y oppose.

Ici aussi, rien n'indique le sexe du séducteur. Si donc l'analyste, en énonçant la règle, n'a en vue que le bien de son patient, ou s'il n'a en vue que les conditions nécessaires au bon fonctionnement de l'analyse selon l'idée qu'il en a, il risque d'oublier, s'il n'y prend garde, qu'il est déjà dans la peau du séducteur œdipien, père, mère, enfant.

À la castration est venue s'ajouter la séduction sans qu'une fois encore le sexe biologique des deux partenaires de l'analyse ne soit impliqué. L'analyste, masculin ou féminin peu importe, manie déjà le phallus en toute connaissance de cause, ou en toute ignorance, alors que l'analysant n'est encore qu'un « pré-analysant ». Plongé dans l'Œdipe, l'analyste est, et aura déjà été, parent phallique ou châtré, enfant phallique ou châtré, avant même la scène primitive laquelle nécessite l'acceptation de la règle fondamentale de la part de l'analysant¹.

Ce n'est qu'après l'énoncé de la règle que s'imposera le premier des fantasmes des origines, le fantasme de scène primitive. Une fois la règle dite, dans le silence abyssal qui lui succède, tout ce que recèle cette scène se trouve en suspens. Deux êtres dépourvus de toute histoire commune sont en présence l'un de l'autre dans leur plus parfaite subjectivité, en attente de ce corps à corps qui n'en sera pas un, de ce face-à-face qui n'en sera pas un non plus, et déjà liés, ligotés mais non pas bâillonnés, par l'histoire commune de leur réalité psychique. Le transfert, signe de l'invasion de cette réalité propre à la pensée psychanalytique, est désormais réciproque, l'intersubjectivité règne. Comme l'indique la scène primitive, la partie se joue entre trois et deux, soit que l'enfant déjà créé soit à l'intérieur de la mère pour l'objectiver en tant que contenant dans lequel surgit le pénis du père, soit que le couple se livre à son passe-temps favori comme les dieux primitifs, sans qu'il soit tenu compte du caractère créatif de ses ébats.

Ainsi l'analyste, en silence, ne sait en rien à quoi il doit s'attendre si ce n'est qu'il s'agira de toute façon, selon sa position théorique, de son inclusion dans la réalité psychique intersubjective. A ce moment-là, il ignore encore s'il va se trouver précipité dans la peau de l'enfant, de la mère ou du père. Cependant, grâce à l'idée géniale de Freud d'un stade phallique qui caractériserait tous les enfants de la réalité psychique, et grâce à ce que ce stade implique, à savoir que père et mère ont l'un et l'autre passé par là et qu'ils en portent tous deux les stigmates, le sexe de l'analyste et de l'analysant ne joue toujours pas de rôle particulier. Tous deux

¹ Dans son livre *Le transfert*, Michel Neyraut parlait de préséance du contre-transfert.

auront nécessairement été enfants phalliques ou châtrés de leur phallus. Cette souche commune implique pour les hommes et les femmes qui ont atteint le stade génital, d'avoir été et d'être toujours des enfants qui ont pu jouir ou souffrir de leurs désirs œdipiens.

Ainsi également, analyste et analysant, sevrés de l'usage de leur sexe respectif, ne pourront-ils qu'en parler dans le contexte de la réminiscence de ces désirs.

L'analyste ne saurait manifester ses états d'âme à travers son corps s'il est conséquent avec le protocole de la cure. Il ne dispose que de sa voix, traductrice parfaite par ailleurs, mais pas nécessairement fidèle, de ce qui se passe entre corps et esprit du fait de sa double provenance. Il en va de même pour l'analysant qui, de plus, n'apprendra par aucun autre canal que celui de son écoute l'effet de ses propres paroles. L'idée d'une « jouissance du dit » sera ainsi le mieux à même de signifier la scène primitive dans ses aspects les plus positifs, plaisir de la rencontre et plaisir de la créativité. Le dit se substitue au phallus ou à l'enfant dont disposent comme tiers les deux parents acteurs de la scène, il est le garant d'un certain équilibre entre eux deux et la jouissance signe à la fois la réussite des fantasmes de séduction et de castration en confirmant la sexualité et la différence des sexes, et leur échec en annulant la tyrannie du couple mère-enfant et le despotisme du père.

Si le déroulement de l'analyse se joue sous le signe de l'alternance de la castration et de la séduction comme expressions de la scène primitive, alternance qui tour à tour réunit ou divise les acteurs, confond ou sépare leur jeu, les moments de jouissance du dit où ces acteurs se perdent pour se retrouver sujets et enjeu du discours, sont comme une bénédiction venant d'ailleurs. Venant du dit lui-même. Et si le dit est créature qui s'autonomise dans la jouissance, alors l'analyste et l'analysant peuvent s'estimer satisfaits d'avoir chacun les moyens d'y parvenir et, si tel est le cas, envisager en commun la possibilité de mettre fin à leur relation.

Comment se fait-il qu'avec une réalité psychique si égalitaire du point de vue de la sexualité — ce qui ne diminue en rien sa complexité — le problème de la féminité ait pris un tel ascendant pour les psychanalystes? Comment se fait-il qu'ils continuent à se demander aujourd'hui comme hier ce qu'est la femme, ce qu'elle veut, ou dans un retour de manivelle, quels mystères cache la sexualité masculine sous ses dehors manifestes? Ou dans un autre registre qui ne lui est peut-être pas si étranger, comment se fait-il que l'analyse des enfants (et pas seulement celle des enfants) réclame une autre technique, laquelle doit reposer sur d'autres concepts, d'autres théories, ce qui débouche parfois sur des prises de position passionnelles qui vont jusqu'à menacer l'institution psychanalytique elle-même? Interrogations éternelles sans doute, qui invitent à y répondre, au même titre que l'analyse, interminable dans son principe, doit bien inciter à se demander comment la terminer.

Je voudrais apporter ici une contribution personnelle à ce dossier « des mères et des enfants » en me tenant à l'idée de scène primitive comme fantasme originaire et comme scène où se jouent les fantasmes originaires.

Je me référerai à un seul phénomène historique, le kleinisme, tel que je l'ai vécu. Pour « ma réalité » Freud a eu deux filles. Anna Freud et Melanie Klein.

Anna Freud me semble s'intégrer assez bien dans le schéma des fantasmes originaires. Analyste, elle aurait fait couple avec l'analyste originaire et se serait dédiée aux soins à accorder à ses enfants incestueux. Elle-même, enfant de l'analyste originaire, aurait éprouvé une sympathie identificatoire particulière pour les enfants et se serait intéressée en priorité à ceux qui auraient été délaissés par le père ou, au mieux, traités par personne interposée comme « Le petit Hans ». Ses enfants incestueux seraient ainsi de vrais enfants, pas uniquement des analysants, d'où son rôle prépondérant dans l'extension de l'intérêt des analystes pour l'analyse directe des enfants que Freud n'avait pas envisagée. A la fois mère des enfants phalliques (le sexe des enfants pris en analyse n'est pas déterminant), épouse du père de ces enfants (la réalité psychique implique qu'ils ne soient pas reproduits par parthénogenèse) et fille du père de la scène primitive, Anna Freud écrit, on la comprend, *Le Moi et les mécanismes de défense*.

D'un point de vue freudien, il y a quelque chose de cohérent dans cette démarche. Anna Freud se serait écriée : « Et les enfants ? » et à partir du stade phallique elle est devenue femme — c'est dans l'ordre des choses — et analyste — c'est bien son droit. L'organisation de la clinique de Hampstead peut être entrevue sous cet angle : on s'y occupe avec sérieux des enfants malheureux, on les encourage à s'adapter aux situations familiales en aidant les parents ou en se substituant à leurs déficiences, on analyse leur moi pour qu'ils reprennent goût à la vie en vue de devenir de grandes personnes comme leurs parents, quels qu'ils fussent.

Ainsi, par rapport à la scène primitive, Anna Freud peut être investie du rôle de père, de mère, ou d'enfant, et son statut de fille de son père lui aurait donné en prime une appréhension plus aiguisée de l'enfant de la scène : lui aussi a le droit de s'incarner dans la famille analytique, lui aussi a droit à l'analyse, il n'y a pas d'exclus.

Avec Melanie Klein les choses se présentent différemment. Quoiqu'elle s'affirme freudienne, son problème de filiation prend une autre tournure. On pourrait imaginer de prime abord une même sorte de réaction avec un même cri de protestation : « Et les enfants ! » Mais, à y regarder de plus près, il semblerait historiquement plus plausible d'entendre de sa part, femme nantie d'un mari, mère de famille et génitrice d'une future analyste, un autre cri de protestation « Et les femmes ? ». Car, si Melanie Klein a acquis sa renommée avec la psychanalyse des enfants avant tout il est vrai, il n'en demeure pas moins que les nouvelles approches théoriques et conceptuelles qu'elle propose semblent davantage mettre en question le statut de la femme tel qu'il se dessine chez Freud.

Le stade phallique et ses géniales conséquences permettent d'intégrer tout enfant comme être sexué dans la famille œdipienne de la réalité psychique ; il implique que tout analysant dispose des atouts nécessaires pour que l'analyse puisse déboucher sur la jouissance du dit. Mais il n'en est rien chez les kleinien. Ce stade s'estompe pour sombrer dans l'anecdotique. Et si l'on a manifestement à l'esprit les enfants quand on parle de kleinisme, c'est surtout aux dépens du père et de l'homme, du masculin génital. L'époux de la scène primitive en prend un sérieux coup. Pour dire les choses crûment, la femme Klein disparaît, elle n'est pas l'égale de l'homme Freud, elle prend sa place, toute sa place. Elle devient mère avec cette étrange conséquence que le père s'évanouit. Il y a effacement de cette tendance qu'a le couple originaire à se différencier en une femme châtrée, et un homme phallique ou castrateur. Il n'y a plus que la mère, unique, omniprésente, omnipotente, ou, si l'on tient à une idée de couple, dont le partenaire est son phallus. Et une telle mère n'a comme contrepartie que l'enfant qui se trouve dépourvu de sa potentialité phallique. On connaît leurs attributs respectifs. En bref, cette mère tératologique (dans le sens d'une monstruosité scientifique, d'une malformation à défaut d'être femme ou épouse) n'est pas sexuée, elle est bonne, elle a les qualités et les vertus que l'on impute à l'analyste idéal. Et elle prend soin des nouveau-nés, se montre généreuse, leur offre un sein opulent. Quant à l'enfant, tératologique lui aussi, il n'est ni présexué, phallique, ni sexué, mâle ou femelle, il est essentiellement oral ou anal, méchant, cruel, haineux, dévorateur et destructeur. Ainsi la méthode analytique s'en trouve fortement charpentée. Il s'agit pour cette mère-analyste de faire comprendre à l'enfant qu'il doit métamorphoser son envie en gratitude, pour rendre possible une relation qui satisfasse de part et d'autre mère et enfant et, partant, analyste et analysant. Après quoi leur devenir demeure un grand point d'interrogation.

Cette manière de présenter les choses, que d'aucuns trouveront sommaire, à juste titre, et d'autres, à tort, un peu forcée, pose la question de cette curieuse transformation qui est non seulement théorique mais également technique. Pour préciser ce dernier point, il est possible de différencier la technique des freudiens de celle des kleinien d'un seul mot : pour les premiers c'est « comme si », pour les seconds c'est *comme ça*.

Il me semble que, par comparaison à Anna Freud, Melanie Klein a, comme je viens de le dire, davantage réagi comme femme que comme fille. Sans doute comme fille est-elle devenue une super-mère, mais que reste-t-il de la femme ? A mon sens elle est aussi devenue mère. Ce serait la femme qui aurait disparu, emmenant avec elle l'homme dans l'oubli, et la mère analyste aurait dès lors occupé tout le terrain, y compris le champ du père analyste.

Le problème peut alors se poser quelque peu différemment. Melanie Klein aurait éliminé l'homme par réaction à la façon dont ce dernier aurait traité les femmes. Et il se trouve que cet homme n'est pas un sexiste ordinaire mais bien

Freud lui-même, lequel aurait dit de ses compagnes qu'elles sont châtrées, passives et, ce qui semble contradictoire, aptes à donner naissance à des bébés... Tout ce que conserve Melanie Klein de ces propos, c'est la dernière qualification. En effet les femmes donnent naissance à d'innombrables enfants. Quant à la passivité et à la castration, elles sont balayées d'un revers de main. En accord avec Freud sur un point inattaquable et auquel précisément Freud ne peut en aucune manière aspirer, et rejetant ce que l'idée de passivité et de castration des femmes implique d'activité et de phallicisme implicites chez son auteur, Klein prend sa place tout en gardant la sienne. De plus, pour assurer sa victoire, elle se débarrasse de son ambivalence sur les nouveau-nés qui n'ont d'autre choix que de s'accommoder de son mauvais côté et de l'incorporer.

De cette histoire, il n'est pas aberrant de tirer comme conséquence que tout enfant, quel qu'il soit, est justiciable d'une analyse si vraiment il est né dans la haine... affirmation discutable pour le moins, mais qui a l'avantage (pour qui?) d'être attribuable à Freud comme à Klein.

C'est ici que le fantasme de scène primitive permet, me semble-t-il, de faire un pas de plus dans la tentative de comprendre cet embranchement capital de l'histoire de la psychanalyse.

En 1919 Freud écrit « On bat un enfant ». Ce texte n'est pas seulement qu'une étude sur les origines des perversions sexuelles, mais aussi une réflexion sur le complexe d'Œdipe, complexe nucléaire des névroses. Freud le précise dans les dernières lignes : il espère que ce travail aura démontré que les aberrations sexuelles des enfants et des adultes proviennent d'une même souche, à savoir le complexe. Cet écrit, dense et difficile, rappelle ceux de Darwin qui, tout comme Freud ici, s'efforçait de rendre lumineuses de rares et exceptionnelles aberrations pour soutenir l'universalité de ses thèses. La justification d'une telle méthode se trouve dans le fait que l'individu normal est bien trop compliqué dans son admirable achèvement pour être utile à la démonstration.

J'en tirerai quelques éléments indispensables au développement que je poursuis. Chez la fillette, le masochisme résulte d'un processus incroyablement complexe si l'on admet qu'il est à l'image de celui qui se passe dans la tête de l'auteur. Chez le garçon il est plus complexe encore du fait que ce dernier doit effectuer une transformation de l'activité en passivité. Je souligne ce point car il est rare de trouver une telle remarque sous la plume de Freud. Traditionnellement on lui prête la réflexion inverse.

Pour expliquer l'origine de cette mystérieuse manière d'être qu'est le masochisme, Freud fait appel à deux ordres de phénomènes, le refoulement et la régression. Dans son état naturel, la fille châtrée — elle n'a pas de verge — désire un enfant incestueux de son père à défaut de pouvoir obtenir son pénis. Menacée de castration, elle va refouler son désir de pénis, le transformer en désir d'enfant,

et l'excitation sexuelle incestueuse se muera en culpabilité consciente ou inconsciente. Que la menace de castration puisse agir sur un être châtré ne devrait pas nous paraître étrange si l'on distingue la verge du phallus. En effet, la fillette dite châtrée, se trouve au stade phallique lors de ces événements et c'est du phallus qu'il s'agit quand on parle de refoulement.

Dans le cas du masochisme, un pas de plus est franchi. Pour expliquer la conservation de la jouissance propre au fantasme masochique, il faut supposer que la fillette régresse au stade sadique-anal d'où la jouissance proviendra. « On bat un enfant », formulation de la dernière phase, consciente celle-là, du fantasme masochique, va dès lors se préciser sous la forme de « on bat un garçon ». Il s'agit bien d'un fantasme sadique mais d'essence masochique du fait que le garçon n'est que le substitut de la fillette au niveau inconscient. Ainsi c'est la fille qui jouit et qui souffre d'être battue par le père. Expression même du fantasme inconscient propre au masochiste.

Je voudrais souligner ici l'idée du garçon battu qui n'est autre que la fille. Cela montre tout l'intérêt du stade phallique : si la fille a les moyens de se signifier garçon, c'est qu'elle se substitue à l'être phallique qu'elle a été lors du stade du même nom. Autrement dit, la fille et le garçon ont tous deux transité par ce stade. Ils seront tous deux nantis des potentialités propres à tout être humain qui a nécessairement vécu, selon la théorie analytique, le stade phallique du développement de la libido avec son corollaire, la castration.

Ce bref rappel ne donne qu'une idée bien faible de l'effort considérable que l'investigation du masochisme a exigé de la part de Freud. Il s'agit d'un investissement libidinal soutenu de son activité de penser car le sujet — telle est du moins mon opinion — est à la fois peu excitant et rébarbatif à souhait. Et si l'on estime le travail de la fille masochique pour aboutir à une telle solution à l'aune de celui de Freud, il devient légitime de dire qu'elle ne doit être ni passive ni châtrée, deux termes en contradiction avec un tel devenir.

Ce préambule m'amène au cœur du problème que je vais préciser grâce à un article subséquent de Freud, « Le problème économique du masochisme » (1924).

Le masochisme y est attaqué sous trois angles, à savoir le masochisme érotique ou érogène qui vise à élucider les conditions nécessaires à l'excitation sexuelle de type masochique, le masochisme féminin qui serait une expression de la nature féminine, et le masochisme moral, véritable norme de conduite — pathologique pourtant — responsable en théorie du besoin de punition que traduit la culpabilité inconsciente et, en clinique, de ce que l'on appelle la réaction thérapeutique négative.

Si l'auteur se penche essentiellement sur le masochisme moral tout en laissant le premier dans une certaine obscurité, inévitable du fait qu'il concerne des questions de type téléologique, il n'insiste pas particulièrement sur le second,

le masochisme féminin, qui en quelque sorte lui semble plus familier et plus proche de la clinique quotidienne. Toutefois, sa dénomination intrigue car il s'applique aussi bien à l'homme qu'à la femme.

Le masochisme féminin serait une entité particulière, une sorte de concept avec son double aspect de simplicité réductrice et de complexité synthétique. L'accolement des deux termes présente lui aussi ce double aspect, le masochisme est universel, le féminin est particulier. Ou à l'opposé si le féminin est universel, c'est le masochisme qui devient une particularité.

Il y a là aussi quelque chose d'intrigant dans la mesure où les trois autres combinaisons possibles sont dépourvues de qualités conceptuelles. Le sadisme féminin semble un contresens, une sorte de monstruosité. Le masochisme masculin serait une contradiction dans les termes. Quant au sadisme masculin, il relèverait du pléonasme. Quoi qu'il en soit, ces expressions sont inusitées.

Par ailleurs, tout dans le masochisme féminin pointe vers l'enfance. Il pourrait s'appeler masochisme infantile (ce que Freud souligne) puisqu'il s'agit d'un concept psychanalytique et que la psychanalyse se fonde sur le destin de la sexualité infantile, du complexe d'Œdipe et de son déclin, etc. Même les pulsions ont un destin, elles qui pourraient, du fait de leurs caractéristiques quantitatives et du jeu économique, ancrer la métapsychologie au sol d'une science réversible de type mécanique.

Pourtant Freud ne veut pas de l'infantile, il tient au masochisme féminin. C'est alors sur le qualificatif féminin que doit se porter l'attention. Et nul n'ignore les positions que l'on prête à Freud à cet égard, lesquelles correspondraient à quelque préjugé de sa part concernant le beau sexe. Du reste, dans « Le problème économique du masochisme », Freud dit ce qu'il en pense à propos des hommes. Donnons-lui la parole : « L'interprétation qui tombe sous le sens est que le masochiste veut être traité comme un petit enfant dépendant, sans défense, et, plus particulièrement, comme un enfant désobéissant. Inutile d'ajouter des exemples cliniques à ce sujet, il s'agit toujours du même genre de choses et n'importe quel observateur — même non analyste — s'en convaincra. Mais si l'on a l'occasion d'étudier des cas où les fantasmes masochiques ont été particulièrement bien élaborés, on découvrira vite qu'ils situent le sujet dans une position féminine caractéristique. Ce qui veut dire qu'il est en train d'être châtré, qu'il est en train de jouer un rôle passif dans le coït, ou qu'il est en train de donner naissance à un bébé. Pour cette raison, j'ai nommé ce genre de masochisme *de préférence* féminin, même si tant de ses caractéristiques pointent vers l'enfance. »²

Dont acte.

Pourtant un commentaire concernant la féminité s'impose de manière impérative. Il s'agit ci-dessus de la traduction anglaise de Joan Riviere que j'ai retra-

² *Collected papers*, vol. 2, p. 258, trad. Joan Riviere.

duite en français. Si on la compare à celle de Jean Laplanche³ et notamment à ce passage : « ... qu'ils placent la personne dans une position caractéristique de la féminité et donc qu'ils signifient être castré, subir le coït ou accoucher... », il devient urgent de s'en référer à Freud. Ce qu'il écrit à propos de la *Weiblichkeit*, la condition féminine, c'est ceci : *dass sie die Person in eine für die Weiblichkeit charakteristische Situation versetzen, also Kastriertwerden, Koitiertwerden oder Gebären bedeuten*. C'est-à-dire : la personne se plonge dans une situation caractéristique de la condition féminine, soit le « En-cours-de-castration », le « En-cours-de-coït », ou le « Enfanter ».

Ce qu'il faut souligner ici, c'est l'utilisation du passif au présent avec l'auxiliaire *werden*, lequel exprime une action en cours, à distinguer d'une action achevée, d'un état qui aurait nécessité l'auxiliaire *sein*. En outre c'est l'action qui compte, plus que l'agent. L'agent est secondaire, inconnu, ou, comme ici, non nommé. On pourrait le mentionner en tournant la phrase comme pour *Ein Kind wird geschlagen* traduit par « On bat un enfant », ce qu'on aurait pu tout aussi bien traduire par « Un enfant se fait battre ».

La condition féminine est donc celle d'être en train d'être châtré, ce qui est radicalement différent de la traduction française qui dit « être castré ». Être en cours de castration implique qu'on n'est pas castré. L'action n'est en rien accomplie.

Qui est l'agent, se demande-t-on. D'abord soi-même, à défaut d'autre précision, ensuite Freud jusqu'à plus informé puisqu'il est le seul agent repérable dans la phrase, à titre d'auteur, enfin quiconque rend masochique : quelqu'un, on, ça, fait en sorte que le masochiste est en cours de castration.

L'enseignement à en tirer est le suivant : si la *Weiblichkeit* n'est pas d'être castré comme état, alors la fille n'est pas châtrée, pas plus que le garçon. Tous deux sont logés à la même enseigne. Depuis le stade phallique, filles et garçons risquent la castration. Ils risquent également d'être pénétrés par le phallus, soit d'être coïtés. Par contre seule la fille pourra mettre un enfant au monde.

La condition féminine toujours en cours de castration permet tout juste de dire que c'est comme si la femme tenait à être châtrée, alors que précisément elle ne l'est jamais.

Le problème soulevé par la version de Joan Riviere tient à la seconde qualité féminine, jouer le rôle passif dans le coït⁴. Il y a là une spécification réaliste, soit quelque chose de l'ordre de la femme qui est baisée alors que l'homme baise, ce qui semble évident selon la traduction de *Névrose, psychose et perversion*. Si la femme est castrée, elle ne peut qu'être baisée. En soulignant cet aspect réaliste, Joan Riviere paraît alors privilégier l'interprétation française, elle met les femmes freudiennes du côté passif et castré, et que va-t-elle faire ? Elle va embrasser le kleinisme qui, lui, élimine l'insulte ou la question et ne parle plus que d'enfants et de mères.

³ *Névrose, psychose et perversion*, PUF, 1973, trad. Jean Laplanche.

⁴ James Strachey, dans la *Standard Edition*, dit « être en train d'être copulé avec » (vol. XIX, p. 162).

Comment se fait-il que sur ce plan réaliste si peu de voix se soient élevées pour dire que Freud se trompe que ses assertions sont discutables pour ce qui est de la passivité et carrément fausses pour ce qui est de la castration, du moins si l'on s'en tient à la tradition française et à l'interprétation vraisemblable de la traduction de Joan Riviere ?

Tant l'élaboration psychanalytique de « On bat un enfant » que le sens commun battent en brèche ces deux qualificatifs de la gent féminine. A propos de la passivité il est vrai qu'il est précisé « lors du coït », et que le langage peut se prêter à une telle acception si l'on confond les qualités réceptrices du sexe féminin avec la passivité, terme opposé à l'activité de va-et-vient du pénis. Cela semble pourtant quelque peu tiré par les cheveux, et la passivité peut fort bien faire partie des vertus du dix-neuvième, reflet en quelque sorte de la bienséance ou de la décence. Ce que rappelle cette histoire bête qu'on prête à un gentleman. Alors que le couple s'ébat, il s'inquiète : « Chérie, vous-ai-je fait mal, vous avez bougé. »

Quoi qu'il en soit, de nos jours, ni les femmes ni les filles ne sauraient être caractérisées de la sorte.

Ce qui nous amène au second point, la castration. Sur le plan de la réalité matérielle d'abord, cela n'a aucun sens. La fillette est fille dès le début. Comment peut-on la considérer châtrée ou comment peut-elle se considérer comme telle si elle n'a pas de pénis ? On ne saurait se considérer châtré que de ce que l'on n'a plus. Et ce n'est pas le clitoris qui nous contredira. Quant à désirer ce que l'on n'a pas, rien de plus légitime pour les deux sexes. A ce niveau de réflexion, il faut bien qualifier de sexiste le mâle qui déclare les femelles châtrées et de monstrueuse la femelle qui en dit autant de ses consœurs.

Sur le plan de la réalité psychique cela paraît encore plus invraisemblable. Même l'idée aussi peu nuancée d'une castration universelle des femmes à défaut de pénis, ou disons aussi simplement réaliste, paraît en totale contradiction avec une théorie aussi fondamentale pour l'analyste que celle de la libido.

Le point fort de la réalité psychique, est sans conteste le complexe d'Œdipe. Or il se caractérise par les stades de développement de la libido dont le premier et le second, centrés sur l'oralité et l'analité, sont propres aux deux sexes et dont le troisième, le stade phallique, attribue précisément un phallus tant aux filles qu'aux garçons. Et seront châtrés, ou se croiront châtrés, les filles et les garçons incapables pour une raison ou une autre de désirer les parents, d'être des enfants incestueux, d'avoir des désirs incestueux. Lors du déclin du complexe d'Œdipe et du passage à la génitalité postœdipienne, il ne fait aucun doute que la fille est (ou demeure) fille le temps de latence nécessaire à ce qu'elle devienne femme. A aucun moment elle n'est châtrée, pas plus que le garçon, même si à l'occasion ils le craignent ou en sont convaincus.

Reste alors la dernière caractéristique, mettre au monde un enfant. Nous voici soudain sur un terrain beaucoup plus solide et totalement autre. Il s'agit

bien d'un privilège réservé au monde féminin, et ce privilège n'a aucun lien ni avec le concept psychanalytique de la castration, ni avec la passivité. La femme qui accouche déploie des trésors d'activité, elle est créatrice, elle ne perd rien. Par contre on peut dire d'elle qu'elle évoque le masochisme avec le plaisir de la peine, même si l'époque est bien révolue où Marie Bonaparte pouvait déclarer, non sans fierté j'imagine, que la gloire de mourir au champ d'honneur était le privilège des femmes comme des hommes, assimilant le champ opératoire de la clinique d'accouchement au champ de bataille.

Ce masochisme-là, lié à la mort, à la mort de l'homme, de la femme, du nouveau-né, ou à la naissance assimilée symboliquement non pas à une mise au monde, à mais à une perte irréparable, source de haine et de mort, peut-être était-il au cœur de la pensée de Freud en 1924? Certes, dans ce cas, il aiderait à mieux comprendre l'idée d'un masochisme féminin décelable chez tous, hommes et femmes, avec son oscillation indécidable entre l'universalité et le pathologique. Il m'aiderait aussi, moi, à mieux comprendre une telle idée puisque je suis membre de la communauté universelle, et de celle des névrosés, comme Freud l'était lui-même.

Or voilà que les choses vont pouvoir se préciser de manière particulièrement dramatique.

C'est peu avant la rédaction du « Problème économique du masochisme » que Freud a commencé à souffrir d'un corps à la fois sien et étranger, son cancer à la mâchoire⁵, véritable prolifération de cellules vivantes avec leur abominable potentiel destructeur, mais aussi symbole vivant de la scène primitive où l'organe mâle envahit le réceptacle femelle. Le cancer ou la tumeur (un bien affreux nom), en s'attaquant à la bouche du malheureux, lieu de la profération de l'interprétation, tend à accentuer le côté passif du malade qui ne peut guère faire davantage que de se soumettre au scalpel du chirurgien castrateur. Et c'est ainsi que va se superposer l'homme souffrant à l'image traditionnelle de la femme telle qu'elle est présentée dans « Le problème économique du masochisme » et dans l'esprit des analystes qui entendent le *Kastriertwerden* comme une action et non comme un état. Freud, malade, n'est autre qu'une personne en cours de castration, en cours d'être coïtée, et qui accouche d'une tumeur.

De plus, si la tumeur représente à la fois le pénis du père et l'enfant, alors se précise cette étrange association si contraire à l'expérience parentale, association avec la haine que certains prêtent au nouveau-né, haine phallique pour une mère qui se châte en le jetant au monde.

Un homme en proie à un tel mal, c'est l'incarnation de l'intrication subjective-objective de deux tendances, à l'image du conflit entre instinct de vie et instinct de mort qui inaugure l'article en question.

La théorie de l'investissement libidinal de l'appareil psychique implique que, fondamentalement, corps physique et appareil psychique ne soient pas séparés

⁵ En 1923, E. Jones, *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, t. III, p. 101.

l'un de l'autre. Il y a lien, il y a communication, bien que dans la lignée platonicienne ce lien entre corps et idée ou corps et esprit nous soit devenu de plus en plus étranger. La libido n'est pas dualiste, elle circule, elle relie, elle appartient au corps-esprit bien davantage qu'à l'un ou à l'autre.

Et les petites quantités de libido nécessaires au fonctionnement mental, les soi-disant toutes petites quantités indispensables au travail de la pensée, ou de la raison, à la recherche de l'intelligence des phénomènes, voilà que Freud les utilise à plein rendement en les prélevant directement de la source dérégulée, affolée, de sa créativité corporelle.

Comme on le sait d'après ce qu'en a laissé entendre Max Schur, Freud avait dit éprouver une certaine tendresse pour cette tumeur qui allait lui valoir tant de misères, ce qui signifie un minimum d'investissement libidinal, alors qu'il était en pleine activité créatrice symbolique de son mal, à savoir, en ce qui nous concerne ici, la création de ce concept psychanalytique de masochisme féminin, soit un maximum d'investissement libidinal. Et cette conversion de l'utilisation de l'énergie libidinale est telle, qu'en renversant les pronostics scientifiques qui veulent qu'un cancer tue son hôte, c'est Freud qui aura emmené son cancer avec lui dans la tombe...

Il n'est pas question de discuter ici des avantages ou des inconvénients du déplacement de l'intérêt des psychanalystes sur les enfants. C'est un fait acquis sur lequel on ne saurait revenir. Il est possible malgré tout de se demander ce qu'il serait advenu d'une théorie kleinienne si, par exemple, la femme avait été un être actif, non châtré, et à même de mettre des enfants au monde, hypothèse qui n'a rien d'absurde. Faute de le savoir, je me contenterai de verser au dossier de l'interprétation de l'histoire du mouvement psychanalytique cette contribution que m'a inspiré le fantasme de scène primitive.

Et pour conclure j'aimerais ajouter une dernière hypothèse. Comme l'analyse des enfants à cinq fois par semaine prescrite notamment par les kleiniens se heurte à des obstacles pratiquement insurmontables, un lent déplacement s'opère vers, des techniques plus accessibles, ceci d'autant plus que la mode veut qu'on s'en prenne à des enfants de plus en plus jeunes. Des enfants préœdipiens, ou plus concrètement qui n'auraient pas encore subi ou effectué le refoulement secondaire à l'origine de l'amnésie infantile, des enfants qui seraient en train de vivre en direct leur réalité psychique. En somme des bébés prépsychanalytiques, incapables même de régresser⁶. C'est ainsi que de nos jours on a tendance à s'occuper de manière privilégiée de nourrissons. Et les analystes qui se consacrent à cette tâche y voient volontiers un travail d'avant-garde, de même qu'une grande partie du public éclairé.

On retrouve alors à l'œuvre les mêmes fantasmes que ceux auxquels on aurait aimé échapper. L'analyste, entreprenant et non châtré, va se retrouver en face

⁶ On devine ici un embranchement de l'intérêt des kleiniens pour les psychotiques.

d'une mère qui aura mis au monde un bébé et qui, du fait de sa passivité et de sa castration, aura établi une relation duelle néfaste avec son rejeton. Et l'analyste, femme ou homme, en niant le père, se retrouvera nanti de ses qualités sexistes, l'activisme et le phallicisme. Il va entreprendre la mère pour le bien du petit.

À moins que, dans un de ces ultimes renversements que nous permet la scène primitive, ce soit l'enfant en traitement qui devienne l'enfant du stade phallique. Mais pour cela, il faudra que l'analyste de l'enfant et la mère de l'enfant réussissent à dépasser leur jouissance de l'enfant partagé pour déboucher sur la « jouissance du dit », de manière à libérer l'enfant et à rendre son dû au père.

Résumé — Une origine du phénomène kleinien semble pouvoir être décelée dans les vues qu'on prête à Freud concernant la féminité et le masochisme.

Des problèmes de traduction auraient aussi joué un rôle, notamment pour ce qui est de la position traditionnelle de la psychanalyse de langue française vis-à-vis de la castration et de la passivité.

Mots clés — Kleinisme. Masochisme. Castration. Jouissance du dit.

Summary — An origin of the Kleinian phenomenon may be discerned in the views on feminity and masochism attributed to Freud.

Translation problems may also have played a role here, especially as regards the traditional position of French-speaking analysts concerning castration and passivity.

Key-words — Kleinianism. Masochism. Castration. Glee through the word.

Übersicht — Ein Ursprung des kleinschen Phänomens könnte in den Ansichten bezüglich der Feminität und des Masochismus, welche man Freud zuschreibt, erkannt werden.

Übersetzungsprobleme hätten auch eine Rolle gespielt, vor allem was die traditionelle Position der französischsprachigen Psychoanalyse betreffs der Kastration und der Passivität anbelangt.

Schlüsselworte — Kleinsche Schule. Masochismus. Kastration. Genuss des Gesagten.

Resumen — Un origen del fenómeno kleiniano pudo haber sido revelado a partir de los puntos de vista que son atribuidos a Freud y que conciernen la feminidad y el masoquismo.

Problemas de traducción también habrían tenido un papel, especialmente en aquello que constituye la posición tradicional del psicoanálisis de lengua francesa con respecto de la castración y de la pasividad.

Palabras claves — Kleinismo. Masoquismo. Castración. Goce de lo dicho.